




La revue *Aleph. langues, médias et sociétés* est approuvée par ERIHPLUS. Elle est classée à la catégorie B.

Sémiotique urbaine et pratiques socio-spatiales dans les récits féminins des années 1990 en Algérie

السيمياءية الحضريية واملمارسات الاجتماعية املكانيية: تحليل السرديات النسائية في الجزائر لسنوات التسعينيات

Urban semiotics and socio-spatial practices in women's narratives from the 1990s in Algeria

Leïla Kerboubi - UNIVERSITÉ YAHIA FARÈS – MÈDÈA

	Soumission	Publication numérique	Publication Asjp
	26-01-2024	20-02-2024	15-12-2024

Éditeur : Edile (Edition et diffusion de l'écrit scientifique)

Dépôt légal : 6109-2014

Edition numérique : <https://aleph.edinum.org>

Date de publication : 20 février 2024

ISSN : 2437-1076

(Edition ASJP) : <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/226>

Date de publication : 15 décembre 2023

Pagination : 35-45

ISSN : 2437-0274

Référence électronique

Leïla Kerboubi, « Sémiotique urbaine et pratiques socio-spatiales dans les récits féminins des années 1990 en Algérie », *Aleph* [En ligne], 11(5-2) | 2025, mis en ligne le 20 février 2024. URL : <https://aleph.edinum.org/10852>

Référence papier

Leïla Kerboubi, «Sémiotique urbaine et pratiques socio-spatiales dans les récits féminins des années 1990 en Algérie », *Aleph*, 11(5-2) | 2025, 35-45.

Référence électronique

Leila Kerboubi, « La Sémiotique Urbaine et les Praxis Socio-Spatiales : Analyse des Narratives Féminines sur la Ville et la Rue en Période de Conflit dans l'Algérie des Années 1990 », Aleph [En ligne], | 2024, mis en ligne le 20 février 2024, consulté le 08 décembre 2024. URL : <https://aleph.edinum.org/10852>

Sémiotique urbaine et pratiques socio-spatiales dans les récits féminins des années 1990 en Algérie

السيمياء الحضرية واملمارسات الاجتماعية اممكنانية: تحليل السرديات النسائية في الجزائر
لسنوات التسعينيات

Urban semiotics and socio-spatial practices in women's narratives from the 1990s in Algeria

LEILA KERBOUBI

UNIVERSITÉ YAHIA FARÈS – MÉDÉA

Introduction

Les années 1990 constituent un contexte spatial particulier pour l'écriture littéraire en Algérie. Les écrivaines, spécialement prises comme première cible par le fanatisme religieux, ont dû affronter leur condition et ont su subvertir leur quotidien. Depuis le début des événements, elles ont tenu à prendre note des nouvelles pratiques urbaines — pratiques de force et de pouvoir — qui se sont installées dans les rues d'Alger, ce qui inscrit cette littérature dans l'écriture urbaine :

Ce journal qui se veut des fragments d'un grand livre où chacun viendrait consigner son histoire, et ce grand livre aurait pour titre : L'Algérie au temps du terrorisme. Des récits pétris dans la matière fiévreuse et vivante des jours et du temps des êtres. Récits tragiques de larmes et de souffrances où les êtres s'initient à l'absurdité du monde, de l'univers... (Nina Hayet, 1995 : 17)

Dans les différents récits, les femmes cherchent à reconnaître la ville, à partir de ses lieux, la rue surtout comme un lieu de vie et aussi un espace de conflit. La topographie de la ville dans ces textes correspond à une visée documentaire : rapporter le réel et témoigner de la violence contre les Algériens en général et contre les femmes en particulier. Des faits sont cités avec une reconstitution des violences. Des détails sont révélés sur le quartier, la cité, la rue : « Il faut écrire, filmer, enregistrer et parler. Parler plus vite que les autres, avant qu'il ne soit trop tard et que tout, à nouveau, ne soit démenti. Il faut raconter les bus, les maisons, les caves. Tout ça, on le voit, on le sait, on l'oublie » (Fériel Assima : 141).

Alger, la ville la plus touchée par les violences, revient en force dans les récits féminins parus durant la décennie noire : Une Femme à Alger. Chronique du

désastre de Fériel Assima, La Nuit tombe sur Alger la blanche. Chronique d'une Algérienne de Nina Hayet, Vivre traquée, de Malika Boussouf, La Troisième fête d'Ismaël de Naïla Imaksen.

Qu'est-ce qui justifie cette mise en texte de la ville ? L'acte de témoigner de soi est-il inséparable de l'acte de témoigner de la ville ? Comment apparaît la ville dans l'écriture féminine de cette époque ?

Pierre Sansot définit une approche « objectale » de la ville où il tend à suivre un trajet qui le mène « des lieux à l'homme » (Sansot, 1971 : 78). Mais la ville ne peut être appréhendée en entier, nous dit-il, la rue serait peut-être pour ces femmes cet espace urbain qui pourrait le mieux révéler le quotidien de la ville d'Alger et les pratiques ordinaires (de Certeau, 1971 : 36) de ses habitants en temps de conflit et de menace.

La rue se présente comme un espace urbain très réduit. Mais cet espace présente la particularité de relier le privé et le commun, le dedans et le dehors. La rue est aussi un espace social, elle diffère en cela de la voie et de la route. C'est un lieu de vie, de diversité, d'hétérogénéité et de pluralité. De fait, elle est dotée d'un pouvoir et imprégnée d'une symbolique. La rue est donc ce lieu où se joue et se décide souvent le destin des hommes et des groupes. Elle serait donc un lieu exemplaire où peuvent être observées les différentes pratiques sociales et urbaines de la vie quotidienne de cette époque tumultueuse des années 1990.

1. Explorations urbaines : la rue comme espace contesté et vécu

1.1. Pratiquer la rue en temps de conflit : la rue au quotidien

C'est dans la rue que se pratique vraiment la ville. Elle permet alors d'approcher au plus près le quotidien et les « tactiques » mises au point par les individus pour « s'approprier » et maîtriser l'espace urbain selon de Certeau (1990 : 173).

Si la rue est toujours un lieu de contact, de partage et d'échange, dans les textes des femmes des années 1990, elle devient un lieu d'hostilité, d'exclusion et d'insécurité où la menace persiste :

« « Sur le chemin du lycée, ce matin, un automobiliste s'est arrêté à mon niveau, du côté de la place Audin. Il a baissé sa vitre, m'a traitée de putain et m'a envoyé un énorme crachat à la figure avant de remonter sa vitre et de redémarrer. Je suis restée bête. Une femme qui passait par là, outrée par la scène,

m'a tendu son mouchoir et a traité cet imbécile de tous les noms. J'ai essuyé le crachat et me suis mise à pleurer comme une madeleine, en pleine rue. J'étais dans une rage folle de ne rien pouvoir faire d'autre que de continuer ma route en chialant. Quand je suis arrivée à la salle des profs et que j'ai raconté mon histoire au collègue, chacun avait une histoire du même genre à raconter » » (N. Hayet : 82).

Il faut d'emblée préciser que les stratégies de défense et de résistance changent et évoluent dans les textes selon les cas et les situations, des plus banales aux plus graves. Commençons par les petites ruses du quotidien. Rares sont les textes qui ne présentent pas des scènes de femmes traversant la rue au quotidien, l'évitement et la comédie sont alors des pratiques de protection courantes. Les réactions des femmes exposées aux regards des hommes dans la rue changent, nous dit Nina Hayet dans *La Nuit tombe sur Alger la blanche : Chronique d'une Algérienne*. Elle explique que le regard des hommes n'était pas aisé à soutenir.

Affronter ne sert à rien, selon elle, la femme est toujours fautive dans la rue, cet espace essentiellement masculin. Pour Nina Hayet, toute femme en Algérie était passée maîtresse dans l'art et la manière d'éviter le regard des hommes, plusieurs ruses sont envisageables : regarder ailleurs en feignant l'indifférence même si la colère bouillait en elles, de prendre l'air absent et hautain de celles que de profondes pensées absorbaient tandis que des regards pesants ou des insanités se déversaient sur elles. (Nina Hayet, 1995 : 59). Chaque jour, le parcours du combattant que représentait, pour chaque jeune fille, chaque femme, la moindre sortie dans la rue. (N. Hayet, 1995 : 60)

La vie devient alors une appropriation de contraintes sociales pour la femme selon Nina Hayet : savoir traverser la rue tout en passant inaperçue, ne pas répondre à la provocation pour éviter l'humiliation et surtout rester en vie.

« « Aujourd'hui qu'une voisine de sa cité a été punie de vivre, elle prend son courage à deux mains et transcrit l'horreur » » (Nina Hayet, 1995 : 12).

Ce journal qui se veut fragment d'un grand livre où chacun viendrait consigner son histoire, et ce grand livre aurait pour titre : *L'Algérie au temps du terrorisme*. Des récits pétris dans la matière fiévreuse et vivante des jours et du temps des êtres. Récits tragiques de larmes et de souffrances où les êtres s'initient à l'absurdité du monde, de l'univers... (Nina Hayet, 1995 : 17)

1.2. La rue, un lieu de l'exclusion

La rue, dans la ville d'Alger, apparaît comme un espace social structuré et très codé. C'est le lieu où l'on se trouve observé et où l'on se livre à l'observation. Pour Catherine Coquery-Vidrovitch, la ville « renvoie à la société tout entière, dont elle est à la fois le reflet et l'incarnation » (2006 : 11). Dans ce sens, elle apparaît comme un lieu d'apprentissage, où le vêtement, le paraître ou l'attitude affichent clairement les rôles et les fonctions (Burdy, 1989 : 112).

Dans les récits, les femmes n'ont plus le droit à la rue ; elles sont guettées, suivies, menacées, non pas toutes les femmes, mais celles qui ne se plient pas aux nouvelles règles. Le voile islamique est obligatoire, le noir vient remplacer le blanc du haïk traditionnel selon les textes :

« « L'autre la regarde, hébété, et, tout à coup, impose sa voix au milieu des idiots qui secouent la tête en signe d'approbation. Tous s'écartent alors d'elle, comme des moutons, pour s'en retourner, indifférents, à leur besogne, la laissant face à cet imposteur qui lui plante des mots dans les seins, dans le cœur, dans les os. Elle demande qu'on la soutienne. Et qu'est-ce qu'il lui lance, le jeune homme au visage hâve ?

Accroche-toi à Dieu, si tu veux garder ton bien, au lieu de te donner en spectacle dans la rue, comme une trainée. S'il te restait un peu de dignité, tu commencerais par cacher ton visage. Si tu étais ma mère, je n'aurais aucune honte à te battre. » » (Nina Hayet 1995 : 128-129)

En ces temps d'insécurité, la rue devient un enjeu en matière d'appropriation de l'espace ; elle n'est plus un espace commun, mais se trouve appropriée par un groupe, une certaine communauté dont les repères identitaires sont considérés comme étranges et étrangers pour ceux et celles qui ne partagent pas ces repères. Ils s'en trouvent donc exclus et rejetés :

« « Je regarde la rue, effarée. Elle grouille encore plus que dans mes cauchemars. Elle inflige sans vergogne son masculin pluriel et son apartheid féminin. Elle est grosse de toutes les frustrations, travaillée par toutes les folies, souillée par toutes les misères. Soudée dans sa laideur par un soleil blanc de rage, elle exhibe ses vergetures, ses rides, et barbote dans les égouts avec tous ses marmots. » » (Mokeddem, 1993 : 15)

Dans les textes, la rue cesse d'être un simple espace pour devenir un lieu qui conditionne les comportements (individuels ou collectifs). Elle impose

ses règles et ses pratiques. Cet espace est accessible à tout un chacun, mais pour les femmes, c'est le premier lieu après la maison et l'espace familial où elles apprennent la différence sexuelle et les règles sociales imposées. C'est finalement la société qui est dans la rue :

« « La culture de l'Islam profanée, ô croyants, dormez-vous tranquilles ? » » (A. Fériel, 1995 : 205)

« « Ils opèrent en plein jour, sans armes, leur arme est la dissuasion. » » (N. Imakssen, 1994 : 199)

1.3. La rue, un lieu de pouvoir

La rue apparaît dans les témoignages des femmes comme un lieu de pouvoir et un espace politique. Elles en font un espace singulier, imprégné d'une symbolique (Sansot, 1998 : 122). En effet, on cherche à prendre possession de la rue pour manifester, exprimer sa colère ou juste pour s'exprimer, ce qui n'est pas toujours permis. La rue se trouve souvent disputée par les forces de l'époque : les islamistes qui, chaque jour, prennent possession de la rue dans le but d'imposer leurs nouvelles lois et d'exercer leur pouvoir sur les citoyens, faute de pouvoir bénéficier de la légitimité politique à la suite de l'annulation des élections des années 1990 ; les forces de l'ordre qui ripostent et cherchent à faire régner l'ordre ; enfin, ceux qui se font appeler les démocrates qui résistent aux uns et aux autres selon les textes :

« Il m'a dit : « Si je te revois passer par là, je t'égorge ! Je me suis débattu ». Je lui ai répondu : « Mais je ne t'ai rien fait ! J'ai le droit de me promener où je veux. La rue est à tout le monde » » ». (N. Hayet : 75)

La rue, dans les témoignages des femmes, renvoie toujours à la révolte, à la manifestation, ce que Pierre Sansot nomme « l'appropriation révolutionnaire de la ville » » (Sansot, 1971 : 196). Elle est aussi associée à la peur, à l'inquiétude. Les personnages gardent toujours l'œil sur la rue, observent et détectent les gestes et les moindres mouvements ; elle est personnifiée et devient l'ennemie :

Sarah commence à songer au départ, à l'exil au moins temporaire. Une pause. Ce qui se passe dans ce pays est indescriptible, elle et ses proches, souvent, n'en peuvent plus. N'en peuvent plus d'avoir peur pour les autres et pour eux-mêmes, n'en peuvent plus d'être aux aguets, de capter des visages de passants en se demandant : Ont-ils des traits de terroristes (N. Imaksen : 25).

On retrouve aussi dans les récits du quotidien des expressions comme : « « la rue en colère » », « « descendre dans la rue » », « « occuper la rue » », « « prendre possession de la rue » ».

1.4. La rue ou le territoire

Lors de ces années, l'enjeu de la rue dépasse l'appropriation spatiale pour devenir « « un marquage territorial » » d'après les textes, ce qui assimile la rue au territoire, pour citer Andrée Chedid à propos du Liban. Elle devient un lieu empreint d'une « « socialisation particulière » » (A. Chedid, 1969 : 70). Avec la montée des islamistes, les femmes témoignent pour dire que la rue devient presque l'appartenance à une communauté unique qui refuse la diversité et l'échange. Elle cesse donc d'être un espace ouvert et commun dans la mesure où elle devient un espace fermé et essentiellement contrôlé par un groupe :

« « Mon cœur bat si fort. Les voix des récitants me parviennent jusqu'ici. On sait que les villes et les villages sont envahis par des milliers d'hommes qu'on appelle les barbus. Leur révolte est sérieuse » ». (F. Assima, 1995 : 14-15)

« « Je tentais de me frayer un passage au milieu du groupe de jeunes gens agglutinés autour de ma fille et du vieil homme qui la secouait frénétiquement en l'abreuvant d'insultes. La rue est un vrai bordel ! Comment des parents, peuvent-ils laisser leurs filles provoquer les passants de la sorte ! Vous irez tous en enfer ! Fille de putain ! J'intervins ! Hors de moi. — La putain dont tu parles est là ! Lâche ma fille immédiatement ! Décontenancé, le vieil homme me toisa des pieds à la tête avec le plus grand mépris, puis envoya un crachat à Yasmina avant de l'envoyer choir contre un des jeunes gens présents et de reprendre sa route en maugréant à part lui-même d'incompréhensibles propos ponctués de « « Allah Ouakbar » » censés le dispenser de toute autre explication » » (N. Hayet, 1995 : 70)

Les femmes dénoncent : la ville, un espace d'échange et de partage, ouvert à des identités multiples et plurielles, se renferme sur des identités renaissantes et meurtrières (Jean-Loup Gourdon, 2001).

Les témoignages se constituent et se multiplient pour dénoncer les violations des droits et des libertés. Les personnages, souvent des victimes, ou des condamnés à mort par les groupes armés sont logés dans des quartiers « « chauds » » de la ville, en leur attribuant un caractère, des origines et une orientation politique.

Et dans la mort, Djamel a préféré garder les yeux ouverts dans une éternelle pose « « B » ». Même quand la main la plus douce essayait de les fermer, ils se rouvraient aussitôt. Ses assassins, quoi qu'ils fassent, garderont devant leurs yeux ce regard-là.

Djamel avait la quarantaine, mais était irrémédiablement jeune. Et cette nuit-là, les étoiles prirent soin de veiller sur sa dépouille que les hommes délaissèrent.

Djamel n'avait rien d'un mécréant. Rêveur impénitent, sans attache partisane, il portait en lui la révolte de son époque. Djamel n'était pas seulement photographe, mais archéologue aussi. (N., Imaksen : 26)

2. Temps de la ville, temps des hommes

Il s'opère dans les textes une connexion entre le temps de la ville et le temps des hommes. Sansot reconnaît le pouvoir fascinant des villes, celui de la continuité. Il explique :

« Elles ont pour elles la continuité, ce fond de vie perpétuelle sans lequel notre existence s'interromprait. Elles accordent nos journées, nos saisons entre elles et ce n'est pas peu de chose. Elles nous permettent de nous y reconnaître dans un monde qui change et dans lequel nous nous modifions » (Sansot, 1991 : 117)

Le décrochage temporel à l'usage dans les récits des femmes permet de revenir au passé heureux de la ville, la même ville où régnaient autrefois tolérance et solidarité. Les récits nostalgiques dessinent les traits du patrimoine culturel ou architectural de la ville et tendent à représenter une réalité sociale concrète : la rue entre hier et aujourd'hui. Des évocations de noms de quartiers comme Bab El Oued, la Casbah, etc., actualisent chez le lecteur affection et représentations. Des oppositions se dessinent au fil des récits : paix, joie, tolérance, liberté de soi et de sa vie pour hier et menace, insécurité et malheur pour aujourd'hui. Le trait est mis sur le quotidien de la rue et du « souk », ce marché populaire de la rue, pour dessiner l'atmosphère qui y régnaient autrefois : les couleurs, les odeurs, les sons, etc., ce que Sansot appelle « jouir de la ville » (Sansot, 1991 : 65) Alger de l'enfance et de la jeunesse est mythifiée et idéalisée.

La variété et la multiplicité des repères et des faits servent à retracer les itinéraires des personnages dans ces mêmes voies où la menace pèse sur les êtres aujourd'hui, ce qui donne à lire la ville ou la rue en spectacle ou en fête.

Mais ce sont des états d'âme qui sont livrés en même temps que les fragments de description des décors urbains et des scènes de la vie éparpillées. Les anecdotes racontées révèlent des détails insolites de la vie quotidienne dans ces quartiers populaires et un effet finit par se produire : le contraste est fort entre la vie lors de ces années 1990 et autrefois. Les femmes lancent un appel au « vivre-ensemble ».

Les récits racontent la nostalgie d'un lieu identitaire, Alger avec ses cités et ses rues. Les personnages ne se reconnaissent plus dans la ville sous domination islamiste :

« Mois de ramadan. Une enfance tendre et chaleureuse [...] Sarah revient à ce marché. Elle en a gardé pour toujours un bouquet de parfums et de couleurs, une somme de jours heureux [...] Quel bonheur d'y aller ce premier jour de ramadan en compagnie du père qui ne manquera pas de les gâter » (N. Imaksen, 1994 : 82-83).

« Ce mois de ramadan 94, ils ne se sont pas seulement contentés de cracher sur la dignité des Algériens en leur vendant au prix le plus fort des produits de base, ils ont, cette fois-là pris un peu plus aux Algériens, leurs compatriotes, ils leur ont pris leurs vies. Ramadan de massacre et de sang. Aucune trêve pendant ce mois sacré, préféré par les musulmans, entre tous » (N. Imaksen, 1994 : 90).

C'est dans le récit des souvenirs que surgit la figure du piéton et de sa capacité à « faire ville à travers la marche et sa présence dans la rue » (Thibaud, 2006 : 115). La ville lors des années 1990 terrifie le piéton selon les textes, ou ce que de Certeau appelle « le marcheur », marcher ou flâner dans les rues de la ville devient une activité périlleuse et presque interdite.

3. Ville d'ici/ville de là-bas

Dans les écrits des femmes de cette époque, la ville d'ici est toujours en relation avec la ville d'ailleurs : Alger est souvent en rapport avec Paris. Le thème qui se répète est le départ. Les récits racontent les derniers jours à Alger, « ma ville », « Alger la cruelle », la ville qu'on aime, mais qu'on s'apprête à quitter : « Cette journée où je tente désespérément d'emporter la dernière image d'Alger me ramène à ces années sacrifiées » (M. Boussouf, 1995 : 35).

« Sarah commence à songer au départ, à l'exil au moins temporaire. Une pause. Ce qui se passe dans ce pays est

indescriptible, elle et ses proches, souvent, n'en peuvent plus. N'en peuvent plus d'avoir peur pour les autres et pour eux-mêmes, n'en peuvent plus d'être aux aguets, de capter des visages de passant en se demandant : Ont-ils des traits de terroristes ? ». (M. Boussouf, 1995 : 24)

Ces femmes ne possèdent plus leur ville, mais continuent d'être possédées par elle. Les effets néfastes de la ville d'Alger sur les personnages féminins sont perceptibles. À l'opposé, Paris, la ville séductrice, attire, c'est la métropole dans laquelle on se fond et on s'oublie, et où on peut se perdre dans l'anonymat sécurisant. La fuite se fait donc vers Paris, Paris qui sauve. Les femmes cherchent à fuir la menace, elles sont condamnées à mort, pour celles qui ne le sont pas, l'exclusion c'est aussi une menace comme d'ailleurs la négation ; étrangères dans leur propre pays, elles prennent la voie de l'exil pour être étrangères dans le pays des autres :

« Dans cet avion en partance pour Paris, elle laisse couler des larmes de désespoir. On veut la contraindre à se déraciner. Elle est soudain replongée dans un passé lointain, qui défile sur un écran invisible, comme lui permettre de faire le point. Comment croire qu'on peut maîtriser son existence quand celle-ci risque de s'interrompre à tout instant ». (M. Boussouf, 1995 : 18)

Le départ n'est pas un choix pour ces femmes et l'attachement à la ville n'est nullement remis en question, le départ est présenté comme un déracinement.

Conclusion

La topographie de la ville dans les témoignages féminins des années 1990 correspond à une visée documentaire : rapporter le réel et témoigner de la violence contre les Algériens en général et contre les femmes en particulier. Des faits sont cités avec une reconstitution des violences dans le quartier, la cité ou la rue. L'espace de la rue a été investi par les femmes pour sa capacité de mettre en scène le conflit vécu par les Algériens lors de la décennie noire. Cet espace a permis d'approcher au plus près les tensions à partir de détails de la vie urbaine de tous les jours ; dévoiler par là même, « les manières de faire » (de Certeau, 1990 : 142) des individus pour maîtriser et se réapproprier cet espace, résister ainsi à l'entreprise intégriste d'aliénation et de déshumanisation en Algérie.

La ville, un lieu unifiant et chargé de sens, perd ce qui construit son identité et devient une ville désorientée. Écrire la ville pour la femme écrivaine répond au besoin de sauvegarder son identité contre la dégénérescence.

Bibliographie

- Assima, Fériel. (1995). Une Femme à Alger : Chronique du désastre. Paris : Arléa.
- Boussouf, Malika. (1995). Vivra traquée. Paris : Clamann-Lévy.
- Burdy, Jean-Paul. (1989). Le Soleil noir, un quartier de Saint-Étienne 1840-1940. Lyon : Presses universitaires de Lyon.
- Chedid, André. (1969). Le Liban. Paris : Seuil.
- Coquery-Vidrovitch, Catherine. (2006). De la ville en Afrique noire. Annales. Histoire, Sciences Sociales, 61(5), 1087-1119. URL <https://colibris.link/ATTsZ>
- Certeau, Michel de. (1990). L'Invention du quotidien. I : Arts de faire. Paris : Gallimard.
- Gourdon, Jean-Loup. (2001). La rue, Essai sur l'économie de la forme urbaine. La Tour d'Aigues : éd de l'Aube. URL : <https://colibris.link/s7GjN>
- Imaksen, Naïla. (1994). La Troisième fête d'Ismaël : Chronique algérienne. Casablanca : Editions Le Fennec.
- Kerboubi, Leila. (2019). Écriture et réécriture de l'histoire dans les récits de vie féminins des années 1990 en Algérie. Thèse de doctorat, Université de Médéa.
- Mokaddem, Malika. (1993). L'Interdite. Paris : l'Harmattan.
- Nina, Hayat. (1995). La Nuit tombe sur Alger la blanche : Chronique d'une Algérienne. Paris : Tirésias.
- Sansot, Pierre. (1971). Poétique de la ville. Paris : Klincksieck.
- Sansot, Pierre. (1991). Les Gens de peu. Paris : PUF.
- Sansot, P., Paquot T., & Damont J. (1997). Rue. Informations sociales, (60).

Résumé

L'étude proposée vise à interroger certaines des pratiques urbaines et sociales dans les témoignages féminins des années 1990 en Algérie. Elle tend à montrer que les femmes ont cherché à capturer les apparences de la ville d'Alger en temps de conflits et de violence. La rue devient alors un miroir grossissant où l'on peut observer de près les « manières de faire » adoptées par les uns et les « tactiques de résistance » mises au point par les autres pour se disputer et se réapproprier l'espace urbain.

Mots-clés

Écriture urbaine, la rue, la ville, témoignages féminins, conflit

Abstract

The proposed study aims to question some of the urban and social practices in the testimonies of women from the 1990s in Algeria. It tends to show that women sought to capture the appearances of the city of Algiers in times of conflict and violence. The street becomes a magnifying mirror where we can closely observe the “ways of doing things” adopted by some and the “resistance tactics” developed by others to argue and reclaim urban space.

Keywords

Urban writing, the street, the city, female testimonies

مستخلص

تهدف الدراسة المقترحة إلى التساؤل حول بعض الممارسات الحضرية والاجتماعية في شهادات النساء من فترة التسعينات في الجزائر. وهي تحاول إظهار أن المرأة سعت إلى التقاط مظاهر مدينة الجزائر في أوقات الصراع والعنف. وعلى هذا النحو، يصبح الشارع مرآة مكبرة يمكننا من خلالها أن نراقب عن كثب « طرق عمل » التي يعتمدها البعض و« تكتيكات المقاومة » التي يطورها البعض الآخر لاستعادة الفضاء الحضري.

كلمات مفتاحية

الكتابة الحضرية، الشارع، المدينة، شهادات نسائية
